

Novembre. Une nuit épaisse, lardée d'un vent tiède qui vient du sud en pétrissant de courtes averses rageuses. Le Rhône assez haut émiette les reflets des lampes du village et des feux de signalisation de la ligne de chemin de fer qui longe sa rive droite. Les énormes piliers de maçonnerie portant le câble du bac à traile remis en fonction après la destruction du pont sont à peine visibles. En aval du débarcadère de la rive gauche, sous la jetée de larges pierres et de ciment qui permet l'embarquement quel que soit le niveau des eaux, s'est creusée une anse profonde où le flot est à peu près calme.

Une lourde barque s'éloigne du rivage où elle était amarrée sous des buissons. Honoré Fisbœuf est aux rames. À l'avant, debout jambes écartées sur le plancher de proue, une femme d'un bon mètre quatre-vingts qui doit peser pas loin du quintal. C'est la Guinguette. Elle porte le nom de l'établissement qu'elle tient. Seuls quelques

La Guinguette

intimes peuvent encore se souvenir qu'elle se nomme Félicienne Marquand. Par trois fois, elle lance son carret pour ne retirer que quelques poissons minuscules. Elle grogne :

— On fera rien de bon ici. Faut traverser.

Sa voix d'homme est rugueuse. Elle scrute cette nuit où même un chat aurait peine à se retrouver puis souffle :

— Allez !

Elle pose son engin de pêche et empoigne l'harpie, simple perche de saule sans croc de métal pour éviter le bruit.

La Guinguette se met à pousser ferme. La lourde barque tanguet et roule au rythme de ses mouvements. Une force énorme part de ses bras pour manier cette perche qui vibre.

Ils remontent le long des enrochements, jusqu'en amont de la pile à demi écroulée du pont détruit en 1940 et pas encore reconstruit alors que la guerre est finie depuis plus de cinq ans et qu'on en a reconstruit bien d'autres.

— Ça court dur. Faut monter plus haut.

Ils continuent le long de cette courbe que décrit le fleuve en suivant une vaste peupleraie où le vent mène le branle. Quelques gouttes dures comme grêle fouettent un moment. Des brassées de feuilles mortes arrachées au rivage s'y mêlent dont le frôlement est pareil au vol velouté des nocturnes.

— Allez ! ordonne la Guinguette. Nez à la lève !

La Guinguette

Elle donne un dernier coup pour pousser vers le large. Saisie aussitôt par toute la vigueur du fleuve, l'embarcation pique vers l'autre berge invisible en dérivant très vite. Honoré allonge ses tirées d'aviron. Ils sont à peu près au milieu du fleuve lorsqu'une saute de vent s'enlève d'un coup et va mordre les nuées. Une déchirure s'ouvre. La lune plante sur leur bateau un faisceau d'argent.

— La merde sur ta face de carême ! rugit la Guinguette en brandissant vers le ciel un poing énorme.

Elle est restée debout sur le plancher de proue. Dressé de toute sa taille, son corps oscille à chaque mouvement du rameur. Scrutant la rive droite dont les peupliers-trembles dépouillés approchent rapidement, légèrement voûtée, son cou de lutteur à demi entré dans ses épaules, elle semble prête à bondir. Les poings sur les hanches, elle est tout à fait à son aise, comme si ses larges pieds nus étaient rivés aux planches trempées. Un foulard noir enserre sa tête. Bosselé vers l'arrière par le chignon haut perché, il laisse tomber sur le front bas deux mèches en crochets que le vent soulève. Des sourcils très fournis ombrent un regard où la lune et son reflet sur l'eau accrochent un bref éclat de jade.

Tout scintille sous cette lumière brutale et froide. Des gouttes claquent encore. D'autres tremblent aux branches d'où les bourrasques les

La Guinguette

arrachent. Quelques saules têtards s'inclinent sur l'eau comme pour y chercher leur reflet disparu.

La barque n'est plus qu'à quelques brasses de la digue la plus proche lorsque la lune est soudain avalée par un nuage presque sans transparence. L'obscurité paraît opaque durant quelques instants. Mais l'œil s'habitue vite. Un souffle :

— Gaffe-toi, Noré ! Tu vas bronquer la digue.

Le rameur manœuvre un peu vite et la Guinguette est obligée de déplacer son pied droit pour rétablir l'équilibre.

— On donne quelques coups ici. Après, on montera au goulet de Tabarre. Par une nuit pareille, on peut faire la grande lône. L'eau est à la monte, ça devrait être bon.

— T'as raison. Des gapians par ce temps, ça serait étonnant. Puis faudrait qu'ils aient le tarin sur notre barque pour nous repérer.

La femme qui a repris son filet le lance. Ses bras travaillent comme les bielles d'un gros engin de chantier. Ses jambes fléchissent. Ses fesses tendent le pantalon dont le bas est relevé à mi-mollets. On sent monter des reins une force qui fait rouler les muscles du dos sous le tissu trempé d'un corsage sombre. Lorsqu'elle relève son filet, elle bascule vers l'arrière, plie les genoux et porte toute sa vigueur dans ses poignets. L'eau chante clair en s'égouttant des mailles serrées. Le poisson frétilant tombe sur le plancher et sur les pieds de la Guinguette qui balaie toute cette

La Guinguette

menue friture vers le fond du bateau où l'on entend clapoter.

— C'est bon. Tu peux monter.

Elle plante le manche de son carrelet entre ses pieds et, le tenant de la main droite, pose son poing gauche sur sa hanche. Tournée vers le large du fleuve invisible, elle aspire de longues bouffées de ce vent qui sent bon le Rhône. Elle gronde :

— J'vois rien. J'ai tout éteint. Si ce foutu petit con rentre, faudra bien qu'il éclaire !

— Et alors ? demande Honoré.

— Alors, ben quoi, je l'saurai qu'il est rentré !

— Et qu'est-ce que t'auras de plus ? Tu nous ferais tout de même pas retraverser pour le plaisir d'aller lui savonner les esgourdes !

— Sûrement pas. Plus j'attends pour le faire, plus ma colère monte. Et plus ça monte, plus y dérouillera, ce petit merdeux !

— Le petit, comme tu dis, t'as beau être pas mal grande, il a presque la tête de plus que toi.

La voix de la Guinguette n'est plus la même. On y sent toujours trembler un fond de colère, mais quelque chose de moins dur l'assourdit légèrement.

— Peut encore grandir, celui-là, y restera tout le temps mon petit. Que veux-tu, un gone c'est un gone. Toi, tu peux pas savoir, t'en as pas. Mais, mon vieux, c'est comme ça !

Elle émet un soupir à la mesure de sa poitrine.

— Tout ce que tu peux dire, fait Honoré, ça

La Guinguette

changera rien. À dix-neuf ans passés, c'est plus un nourrisson !

Le grognement qu'elle pousse est peut-être un rire.

— C'est plus un nourrisson, mais non de foutre, le biberon, y s'y accroche, ce petit salaud !

La barque arrive à l'extrémité d'un épi rocheux où l'eau bouillonne. La Guinguette qui vient de poser son carrelet pour reprendre l'harpie fait un geste large pour trouver un bon appui entre deux blocs. Elle pousse ferme. La barque demeure un moment à peu près immobile. La force de ceux qui la mènent et celle du fleuve se neutralisent. Si c'est le fleuve qui l'emporte, le nez du bateau partira vers le large et il faudra aller se reprendre loin en aval pour remonter péniblement et recommencer la manœuvre, mais la puissance de la longue perche de bois ajoutée à celle des rames s'impose. Très lentement, presque imperceptiblement, la barque progresse. Honoré appuie plus fort sur l'aviron gauche. De la poitrine de la Guinguette monte une espèce de râle très rauque.

— C'est bon !

Elle retire l'harpie de l'eau, et va pour reprendre le manche du carrelet; elle laisse encore fuser sa colère :

— Quand je pense que ce petit salaud se saoule la gueule pendant que sa mère se crève la paillasse à trimer !

— Il a de qui tenir.

La Guinguette

— C'est pas parce que j'ai nourri son ivrogne de père et que je l'ai abreuvé jusqu'à ce qu'il en crève, que je vais faire pareil avec le fils. Il a beau avoir dix-neuf ans, à la dernière muflée qu'il a remise, j'aime mieux te dire que je l'ai calotté d'importance. Et il a pas bronché. Quand je pense aux sacrifices que je m'impose pour cet arsouille depuis bientôt sept ans que son père est plus de ce monde !

— Tu débloques, ma grande ! L'est pas fainéant, ton gone, une biture le dimanche, pour un gars qui bosse la nuit sur le fleuve et dans ta turne la journée, à notre époque, j'en connais pas des masses qu'en feraient autant... Je te jure, si j'avais eu un garçon, j'l'aurais bien voulu comme le tien.

La Guinguette n'écoute pas, elle continue de bougonner entre ses dents, sans qu'Honoré puisse comprendre le moindre mot de ce qu'elle ressasse.

La barque s'engage dans une passe où les arbres inclinés sur l'eau viennent fouetter les bordages. La Guinguette écarte des branches et se baisse. Bientôt, le chenal s'élargit. Le bateau débouche sur un de ces plans d'eau, bras morts du Rhône, que les riverains nomment des lônes. L'île qui sépare ce bassin du fleuve vif est très embroussaillée de vorgine dominée par la masse frémissante des peupliers-trembles.

D'ici, la Guinguette n'a plus aucune chance de voir s'éclairer une fenêtre de sa demeure. Pour-

La Guinguette

tant, tout en pêchant, elle continue de maugréer contre son fils qui l'oblige à avoir recours à un ami pour l'aider dans cette besogne d'homme. La pêche a beau être bonne et la nuit rester noire, la Guinguette ne cesse d'entretenir sa colère.